

Déconstruire l'« identité », théoriser la race Des catégorisations aux pratiques

Solène Brun et Claire Cosquer

Émulations - Revue de sciences sociales, 2021, n° 42, « Race, Racismes, Racialisations. Enjeux conceptuels et méthodologiques, perspectives critiques ».

Article disponible à l'adresse suivante

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations/article/view/bruncosquer>

Pour citer cet article

Solène Brun et Claire Cosquer, « Déconstruire l'« identité », théoriser la race. Des catégorisations aux pratiques », *Émulations*, n° 42, Mise en ligne le 5 juin 2022.
DOI : 10.14428/emulations.042.02

Distribution électronique : Université catholique de Louvain (Belgique) : ojs.uclouvain.be

© Cet article est mis à disposition selon les termes de la Licence *Creative Commons Attribution, Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International*. <http://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/>

Éditeur : Émulations – Revue de sciences sociales / Presses universitaires de Louvain
<https://ojs.uclouvain.be/index.php/emulations>

ISSN électronique : 1784-5734

Déconstruire l'« identité », théoriser la race

Des catégorisations aux pratiques

Solène Brun¹ et Claire Cosquer²

[Résumé] Les critiques des travaux sur les questions raciales dénoncent souvent la perspective « identitaire » qui y serait adoptée. Or l'usage du concept d'identité est âprement débattu en sciences sociales, des textes recommandant même son abandon (Brubaker, 2001). Cet article montre que la littérature sur la race permet de la théoriser, à l'encontre de toute compréhension essentialiste de l'identité, comme le produit de trois logiques imbriquées de formation raciale : auto-identification, assignation et socialisation. En interrogeant d'abord les déterminants sociaux des processus d'auto-identification et d'assignation raciales, l'article se tourne ensuite vers les pratiques sociales au fondement de ces modes de catégorisation, pour considérer la race comme ce que l'on *fait* plutôt que comme ce que l'on *est*. Nous explorons ainsi les différentes propositions théoriques qui permettent de penser la race comme principe d'action et de pratiques, comme performance réitérative ou comme incorporation de dispositions.

Mots-clés : identité, race, socialisation, théorie de la pratique.

Deconstructing "identity", theorizing race: from categorizations to practices

[Abstract] Critiques of race studies usually focus on their alleged endorsement of "identitarian" perspectives. Yet the use of the concept of identity is intensely debated and some leading scholars even recommended its abandonment (e.g., see R. Brubaker, 2001). Against essentialist understanding of identity, this article shows that the literature on race relations makes it possible to theorize race as the product of three entangled logics of racial formation: self-identification, assignment and socialization. After questioning the social determinants of racial self-identification and ascription, the article turns to the practices that underlie these modes of categorization, in order to consider race as what one *does* rather than as what one *is*.

Keywords: identity, race, socialization, theory of practice.

Relativement peu institutionnalisées et encore faiblement représentées dans les publications scientifiques françaises (Bouzelmat, 2019 ; Hajjat, 2021), les études portant sur les questions raciales soulèvent pourtant des débats dont l'intensité dans le monde académique, et peut-être encore davantage en dehors de celui-ci, est particulièrement élevée. Les critiques visant ces études accusent souvent celles-ci de relever de discours « identitaires³ », c'est-à-dire de placer la question des « identités » au centre de la préoccupation scientifique et d'encourager, délibérément ou par voie de conséquence, leur politisation. Dans l'espace anglophone, des critiques similaires – visant également les

¹ Institut Convergences Migrations, chercheuse associée à Sciences Po (OSC), France.

² Centre en Études Genre, Université de Lausanne, affiliée à l'Institut Convergences Migrations (2021-2025), chercheuse associée à Sciences Po (OSC), France.

³ Voir, par exemple « Quand la fièvre identitaire frappe l'université », *Le Point*, 13 janvier 2021. URL : https://www.lepoint.fr/politique/quand-la-fievre-identitaire-frappe-l-universite-13-01-2021-2409526_20.php.

études de genre – dénoncent les « *identity politics*⁴ » et interprètent l'intersectionnalité comme un paradigme scientifique et politique encourageant les alliances entre identités dominées au détriment de la lutte des classes (Walters, 2018).

Cette critique publique de la littérature francophone sur la race procède d'un malentendu – sinon d'un détournement – frappant : les chercheurs qui recourent explicitement au concept d'identité sont peu nombreux, et probablement aucun n'identifie ses outils théoriques et analytiques comme « identitaires ». L'expression « identité raciale » est en revanche plus courante dans la littérature états-unienne. L'introduction de Fredrik Barth à l'ouvrage *Ethnic Groups and Boundaries* (1969), souvent considéré comme fondateur des *ethnic and racial studies*, utilise la notion d'identité, quoique dans une conceptualisation de l'ethnicité davantage que de la race. Malgré cette centralité historique dans le développement du constructivisme, le concept d'identité suscite d'importants débats au sein des sciences sociales états-uniennes. Dans un texte désormais classique, le sociologue Rogers Brubaker invite même à considérer l'opportunité de son abandon (Brubaker, 2001). Il y estime que l'identité entraîne une confusion entre catégorie d'analyse et catégorie de pratique, qui met en péril toute approche résolument constructiviste : l'identité serait condamnée à dire soit « trop », soit « trop peu ». Soit, dans sa version « forte », elle souscirait à des connotations essentialistes, soit elle constituerait un concept « faible », sous lequel seraient subsumées une grande diversité de notions hétéroclites. Brubaker propose ainsi de délaisser l'« identité » pour l'« identification », qui se décline à son tour entre « catégorisation » (par autrui, qu'on désignera dans la suite de ce texte par le concept d'assignation) et « autocompréhension » (par soi-même, qu'on désignera par le concept d'auto-identification), auquel il ajoute la « groupalité », comprise comme « le sentiment d'appartenir à un groupe particulier, limité, solidaire » (*Ibid.* : 79).

En cela, Brubaker revient finalement à une conception assez classique en sciences sociales, qui ont largement théorisé les processus d'identification comme relevant d'une logique duale, entre compréhension de soi et assignation par autrui. La « groupalité » ne constitue d'ailleurs, comme il le propose, qu'une « forme spécifique d'autocompréhension » (*Ibid.* : 78). De ce point de vue, le modèle qu'il développe nous semble fournir finalement un tableau assez partiel de l'ensemble de la littérature scientifique, pensant avec et contre l'identité raciale : en ne conceptualisant centralement que la « catégorisation » et l'« autocompréhension », il délaisse l'analyse des pratiques et des rôles sociaux dans la production des identifications raciales. Il ménage par ailleurs peu de place à l'analyse des effets de retour, voire à la « dialectique » (Jenkins, 1997 : 55), entre « catégorisation » et « autocompréhension », présentées comme deux logiques distinctes.

⁴ « Mark Lilla: the liberal who counts more enemies on the left than the right », *The Guardian*, 21 décembre 2017. <https://www.theguardian.com/media/2017/dec/21/mark-lilla-identity-politics-liberals>.

Dans cet article, nous entreprenons une lecture problématisée de la littérature sur la race en sciences sociales⁵ qui prend précisément le parti d'interroger les circulations, les ponts théoriques et empiriques, entre analyses en termes d'auto-identification, d'assignation et de pratiques. Sans minimiser les désaccords et concurrences épistémologiques qui fragmentent cette littérature, nous montrons que celle-ci contient les éléments empiriques et théoriques nécessaires à une pensée de la race dont nous avançons qu'elle mériterait d'être comprise de manière triadique. Aux côtés des processus d'auto-identification et d'assignation, la sociologie des rapports sociaux de race permet également de penser le rôle des pratiques dans les mécanismes de racialisation. En retraçant les effets d'aller-retour entre ce que nous comprenons comme trois facteurs de la formation raciale, nous montrons que la littérature permet non seulement de penser « contre » l'essentialisme identitaire brandi comme repoussoir dans les discours publics – et parfois scientifiques (c'est-à-dire la conception « forte » de l'identité que critique Brubaker) –, mais aussi « avec » les conceptions « faibles » de l'identité dont il pointe le caractère dispersé et hétéroclite. En conséquence, il ne s'agit pas ici de produire une défense du concept d'identité pour les sciences sociales, mais plutôt de montrer comment ces versions décrites comme « faibles » éclairent chacune un angle différent de la formation raciale et permettent surtout une articulation mutuelle. En cela, il est possible de les envisager comme convergeant dans une théorie plus générale de la racialisation, comprise comme processus à trois dimensions.

Partant de l'analyse des déterminants sociaux de l'identification, nous abordons dans un deuxième temps ceux de l'assignation, pour nous tourner ensuite vers les pratiques sociales au soubassement de ces modes de (auto)catégorisation et interroger la race comme ce que l'on *fait* plutôt que comme ce que l'on *est*, explorant ainsi les différentes propositions théoriques qui permettent de penser la race comme principe d'action et de pratiques, comme performance réitérative ou comme incorporation de dispositions.

1. Les déterminants sociaux de l'identification

Historiquement, l'un des premiers grands apports des sciences sociales vis-à-vis de la notion d'identité raciale consiste en un dévoilement des déterminants sociaux de l'identification, c'est-à-dire de la façon de se percevoir et de se décrire soi-même. Cette déconstruction de l'identification menée à partir des années 1950 emprunte à des courants théoriques multiples, où s'entremêlent les grandes critiques philosophiques de

⁵ Pour une définition du concept de race en sciences sociales, voir notamment Mazouz (2020). La lecture que nous proposons s'appuie majoritairement sur les littératures états-uniennes et européennes. De fait, si les *cultural* et les *subaltern studies* ont pointé les limites d'une science produite essentiellement d'un point de vue occidental, il faut souligner que les études portant sur les questions raciales, contrairement aux travaux sur les notions de colonialité ou sur le postcolonialisme, ont historiquement été davantage développées dans des sociétés dans lesquelles les personnes racialisées comme blanches sont majoritaires et coexistent avec des « minorités », racialisées comme non blanches. Cela explique la focale placée dans cet article sur les littératures occidentales, dont nous ne prétendons cependant pas qu'elles sont les seules à travailler le concept de race.

l'essentialisme – notamment l'existentialisme sartrien, la phénoménologie et la théorie althusserienne de l'interpellation – et leurs homologues sociologiques – notamment le constructivisme, en particulier sa version barthienne nourrie par l'interactionnisme goffmanien et la perspective écologique de l'école de Chicago⁶. Un des aspects fondamentaux de cette critique de l'identification consiste en la démonstration que celle-ci dépend de la perception par autrui, c'est-à-dire de l'assignation raciale. L'ouvrage de Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, est emblématique de cette mise en évidence de la détermination exogène de l'identification. Fanon y débute son chapitre sur « l'expérience vécue du Noir », comme en écho à la phénoménologie de Maurice Merleau-Ponty (2013), par cette interpellation : « Sale nègre ! » (1952 : 107). À l'instar de l'interpellation althusserienne, l'énoncé n'est pas descriptif mais performatif : il produit le sujet même qu'il semble simplement décrire (Miron, Inra, 2000). L'interpellation est ici l'exemple même de l'assignation racialisante : assujetti, « enfermé dans cette objectivité écrasante » (*Ibid.* : 107), Fanon fait l'expérience de l'implacable catégorisation raciste. Objectifié par le regard blanc, il « décid[e] [...] de [s']affirmer en tant que Noir » (*Ibid.* : 112). À l'assignation racialisante répond ainsi l'auto-identification ; à l'insulte, la revendication de négritude.

La revendication de négritude de Fanon peut être traduite, en termes goffmaniens, comme un « retournement du stigmaté ». Dans *Stigmates*, Erving Goffman (1975 [1963]) théorise en effet l'identité – au sens d'identité sociale – comme procédant d'une transaction entre « identité pour soi » et « identité pour autrui », où l'identité pour soi correspond à la « réalité subjective » de l'individu (*Ibid.* : 127), et où l'identité pour autrui désigne l'identification qui naît de l'assignation par autrui. La construction de l'identité découle ainsi d'une négociation identitaire dont l'enjeu est de minimiser la dissonance entre identité pour soi et identité pour autrui.

En d'autres termes, l'identification est en partie le produit réactif de l'assignation par autrui. Cette logique de formation et d'affirmation des identités, déjà au centre des développements interactionnistes de Barth, est au cœur de la littérature états-unienne sur l'« ethnicité réactive », marquée par la réaction à la stigmatisation et aux discriminations (Portes, Rumbaut, 1996). Une telle conception interactionniste est également appliquée à la catégorisation raciale par Wendy Roth (2016). Soulignant les « multiples dimensions de la race », elle opère notamment une distinction entre la perception de soi-même et la race « observée » par autrui, qui dépend à la fois de l'apparence physique et d'une perception produite dans l'interaction. La littérature inspirée par l'approche interactionniste de la racialisation souligne en particulier la relation contraignante qui se joue dans la transaction entre assignation et identification : l'espace des perceptions par autrui détermine et limite celui de la compréhension de soi (Khanna, 2004).

⁶ Dans sa célèbre introduction, F. Barth cite E. Goffman et conceptualise un rôle social « ethnique » (voir *infra*) qui est une traduction assez directe de la théorie interactionniste du second. Si plusieurs auteurs ont souligné les emprunts de Barth à Goffman (Aymes, Péquignot, 2000 ; Eriksen, Jakoubek, 2018), cette filiation a été relativement peu commentée dans la littérature et reste probablement sous-estimée.

Au-delà de la question raciale, l'interactionnisme a été critiqué pour la relative faiblesse de son analyse des structures qui conditionnent les interactions individuelles. En effet, les catégorisations raciales sont l'émanation de rapports de pouvoir et les interactions qui les constituent ont lieu dans un espace social structuré et hiérarchisé. La manière de se percevoir soi-même dépend ainsi du système de catégorisation pertinent ou « disponible » à l'échelle collective, y compris au niveau de l'État-nation. Les catégorisations étatiques, notamment, sont elles-mêmes sujettes à des variations historiques : en cela, le schème de perception étatique par excellence – le recensement racial – est contingent et circonstancié. Les changements opérés dans les recensements et les possibilités offertes aux individus pour se définir influencent les réponses enregistrées (Morning, 2008 ; Thompson, 2012). Ces changements mettent en évidence que les listes préétablies par les bureaux des recensements limitent les identifications possibles aussi bien qu'elles les reconnaissent. Aux États-Unis, la règle de l'hypodescendance en est un exemple majeur. Communément appelé « règle de la goutte de sang » sous l'ère Jim Crow⁷, le principe d'hypodescendance consistait à catégoriser un individu selon la catégorie de ses parents dans le cas d'un couple homogame, ou du parent minoritaire dans le cas d'un couple mixte (Davis, 1991 ; Harris, 1964). Combinée à la directive de 1977 qui empêchait, jusqu'en 2000, de sélectionner plus d'une catégorie raciale dans le recensement, l'hypodescendance continue de contraindre fortement la manière dont les individus issus d'unions mixtes entre un parent blanc et un parent noir s'auto-identifient (Root, 1992 ; Roth, 2005 ; Storrs, 1999). Par ailleurs, les choix d'identification dans les questionnaires ou recensements officiels dépendent d'autres facteurs, plus ou moins exogènes à l'individu, parmi lesquels « la consistance de l'image publique d'une origine, le degré de stigmatisation qu'elle subit, l'identification et l'intérêt que portent les répondants à l'expression de leur identité » (Simon, 2003 : 48).

Le processus de catégorisation raciale est d'autant plus complexe que les logiques d'auto-identification, au-delà de l'apparence et du phénotype, sont également influencées par les positions de classe (Brunsma, Rockquemore, 2001 ; Penner, Saperstein, 2008), la composition de l'entourage et des sociabilités (Herman, 2004 ; Rockquemore, Brunsma, 2002), ou encore le contexte dans lequel la question est posée (Harris, Sim, 2002). Les modes d'auto-identification chez les jeunes bi- ou multiraciaux peuvent également varier selon que c'est la mère ou le père qui est racialement minoritaire (Brunsma, 2005 ; Dalmage, 2000). Enfin, la disponibilité et la désirabilité des catégories permettant l'identification se jouent également à l'échelle des contextes locaux. Dans une enquête sur des jeunes femmes issues de couples mixtes noirs/blancs et vivant en banlieue résidentielle aux États-Unis, France Winddance Twine (1996) analyse les inflexions des identifications de celles-ci. Grandissant dans des contextes très majoritairement blancs et de classe moyenne, les enquêtées revendiquent une identité blanche

⁷ Les lois dites « Jim Crow » ont été adoptées par les États du Sud afin d'entraver les droits des descendant·e·s d'esclaves, acquis après la guerre civile (1861-1865). Elles ont organisé, jusqu'en 1965, la ségrégation raciale dans les espaces publics au nom du principe « *separate but equal* » (« séparé·e·s mais égaux·ales »).

alors que leurs traits physiques ne les qualifient *a priori* pas pour être perçues comme telles. L'entrée à l'université, qui marque pour les enquêtées la sortie de leur environnement familial, constitue pour beaucoup un moment de bouleversement : alors que la blancheur était une norme très peu questionnée dans le contexte familial et résidentiel dans lequel elles ont été socialisées, l'entrée à l'université coïncide avec une sociabilité plus diversifiée et la rencontre avec des groupes étudiants formés sur la base d'une solidarité noire. Ce contexte recompose les perspectives cognitives des jeunes femmes, en les amenant à questionner leur identification passée tout en leur donnant accès à davantage de possibilités d'identification.

Ces différents travaux montrent que l'auto-identification en termes raciaux est le produit d'interactions et de relations sociales situées, façonnées par les contextes nationaux et locaux. Elle n'agit donc pas comme le révélateur d'une identité véritable qui précéderait ces mécanismes catégoriels : la détermination sociale de l'auto-identification préexiste, en d'autres termes, à l'identité.

2. Les déterminants sociaux de l'assignation

Si les modes d'assignation raciale conditionnent les possibilités d'auto-identification, il n'en reste pas moins qu'eux-mêmes procèdent aussi d'une série de déterminations sociales. De fait, les logiques d'assignation dépendent à la fois de la position sociale (de genre, de classe ou de race) de la personne qui catégorise (Feliciano, 2016 ; Hill, 2002) et de celle des individus catégorisés (Barlow, Lahey, 2018 ; Penner, Saperstein, 2013). Étudiant le cas du Brésil, Luisa Farah Schwartzman (2007) s'est par exemple penchée sur la manière dont les parents identifient racialement leurs enfants dans les documents officiels selon leur position socioéconomique. Son enquête montre que les individus non blancs de classe supérieure ont non seulement plus de chances que ceux des classes populaires de se mettre en couple et d'avoir des enfants avec une personne blanche, mais qu'ils ont aussi plus de chances, une fois en couple mixte, d'identifier leurs enfants comme blancs.

Tout comme les auto-identifications, les assignations sont sensibles à la disponibilité et la désirabilité des catégories et, en particulier, aux taxonomies administratives – et à la manière dont les individus ont été entraînés, ou socialisés, à en faire usage. Le cas de Porto Rico, où la population blanche a significativement augmenté entre les recensements de 1910 et de 1920, est à cet égard heuristique : Mara Loveman et Jeronimo O. Muniz (2007) montrent que le « blanchiment » de la population résulte d'un changement culturel dans la manière de définir les contours de la blancheur, qui infléchit les catégorisations opérées par les enquêteurs en l'espace d'une décennie. En particulier, les descendants de couple mixte sont plus susceptibles d'être considérés comme « blancs » en 1920 qu'en 1910. L'effet de la disponibilité des catégories sur les assignations raciales a par ailleurs été démontré par des protocoles expérimentaux en psychologie sociale : Jennifer Eberhardt *et al.* (2003) ont ainsi étudié la catégorisation d'un visage racialement « ambigu » dont la photo est montrée à des observateurs et à

qui il est demandé de dessiner ledit visage. Selon que la photo est accompagnée d'un label écrit « blanc » ou « noir », les observateurs dessinent des visages significativement différents. Ces travaux soulignent la puissance de l'économie visuelle de la race (Knowles, 1999), que ces observateurs participent à reproduire, tout en dévoilant son caractère chimérique : les observateurs reconstruisent une économie visuelle là où les schèmes de perception raciale reposaient peu – ou ne reposaient pas – sur des indices visuels.

L'économie visuelle de la race ne se suffit pas à elle-même, ce que concourt par ailleurs à démontrer son étroite dépendance aux effets de contexte : si Halle Berry est perçue comme noire aux États-Unis, elle ne l'est pas au Brésil (Loveman, 2014 : xiii). La perception de mêmes traits phénotypiques, par exemple la couleur de la peau, la forme du nez et des yeux ou des textures capillaires, est contextuelle : cet effet de contexte définit notamment la manière dont les apparences corporelles sont lues en imbrication avec une économie plus générale de la race.

Des recherches s'attèlent ainsi à montrer comment les contextes locaux et les socialisations primaires déterminent les logiques d'assignation. Joe Feagin montre que la socialisation des blancs aux États-Unis passe par l'intériorisation d'un « cadre racial blanc » (*white racial frame*), c'est-à-dire d'une vision racialisée du monde, associée à un découpage racialisé des valeurs : « dans le processus de socialisation enfantine, écrit-il, la plupart des blancs apprennent, consciemment ou inconsciemment, à associer les noirs et la noirité (*blackness*) avec la saleté, le danger, l'ignorance et l'inconnu » (Feagin, 2013 : 108). L'intériorisation de ce cadre axiologique influence alors les perceptions des enfants blancs : face à des visages « racialement ambigus », les expressions du visage (de colère ou de joie) servent de support à la racialisation : les visages en colère sont plus fréquemment catégorisés comme noirs, et les visages joyeux comme blancs (*Ibid.* : 92). En ce sens, le processus de socialisation encourage l'intériorisation de manières de voir qui sont spécifiquement racialisées, c'est-à-dire l'incorporation d'une certaine (di)vision racialisée du monde, ce qu'Eduardo Bonilla-Silva (2006) conceptualise sous le terme d'« habitus blanc ». En tant que rapport social et système d'ordonnement du monde, la race fonctionne de manière assez similaire au genre, en ce qu'elle institue la différence racialisée et fait *apparaître* la race (Delphy, 2008). En d'autres termes, le rapport social de race n'est pas extérieur aux schèmes de perception raciale : la race ne préexiste pas à ces modes de perception, mais constitue elle-même un principe de vision et de division du monde.

3. Au-delà de la perception : vers une théorie pratique de la race

Le fait que l'économie visuelle de la race ne soit pas autosuffisante appelle à interroger ce qui sous-tend les processus de catégorisation raciale, en ce qui concerne à la fois l'auto-identification et l'assignation. Dès 1969, Barth rapproche l'ethnicité de la performance goffmanienne, montrant que la construction des frontières ethniques repose sur la conformation des acteurs à des « rôles sociaux » déclinés dans des prescrip-

tions pratiques (Barth, 1969 : 16). Les recherches contemporaines sur la racialisation montrent que l'économie visuelle est elle-même le résultat de l'interprétation raciale de pratiques – c'est ce que souligne notamment la notion de *passing* qui, avant d'être appliquée au genre (Garfinkel, 1967), désigne historiquement le fait, pour les Africains-Américains de l'ère Jim Crow, de se faire passer pour blancs pour échapper à la ségrégation institutionnelle (Conyers, Kennedy, 1963 ; Nix, Qian, 2015).

Certaines de ces recherches se penchent sur les cas de « contestation raciale », de « classification raciale erronée » ou d'« incongruence raciale » (Essed, Trienekens, 2008 ; Morning, 2018 ; Song, Aspinall, 2012), c'est-à-dire lorsque l'auto-identification et la perception par autrui ne concordent pas. Au-delà de l'apparence physique, cette incongruence peut être liée à des expériences ou comportements racialisés par les observateurs extérieurs. N. Vargas et K. Stainback (2016) montrent par exemple que les affiliations politiques des personnes qui se définissent comme noires ont, entre autres facteurs, une influence sur leur catégorisation par autrui⁸ ; B. Bailey (2010) démontre quant à lui le rôle des manières de parler dans les processus de racialisation. Les cas d'incongruence peuvent alors donner lieu à un « travail de l'identité », c'est-à-dire à la mise en œuvre par les individus de pratiques visant à infléchir la perception d'autrui pour qu'elle entre en adéquation avec la manière qu'un individu a de se percevoir lui-même (Storrs, 1999 ; voir aussi Khanna, Johnson, 2010). Un tel travail de présentation de soi peut passer par des modifications corporelles, mais aussi par des changements dans sa manière de se comporter, de parler ou encore de s'habiller. Si la dimension culturelle de certains marqueurs⁹, par exemple les vêtements, est évidente, il faut aussi souligner que la lecture sociale des corps porte autant sur les marqueurs phénotypiques que sur les *hexis*¹⁰ ; les marqueurs phénotypiques eux-mêmes font l'objet de manipulations sociales – le soin des cheveux en est un exemple éclairant (Sims, 2016).

De manière particulièrement stimulante, le travail d'O. Obasogie (2014) se penche sur les schèmes de perception raciale des personnes aveugles depuis la naissance, montrant que celles-ci mobilisent tout autant les catégorisations raciales que les personnes voyantes. Les personnes aveugles depuis la naissance reconstruisent même des caractéristiques visuelles de la race à partir d'indices non visuels, notamment par les pratiques qu'elles associent à des catégories raciales. Le chercheur conteste la croyance largement répandue que les différences raciales deviendraient socialement saillantes parce qu'elles iraient de soi et seraient visuellement évidentes et affirme au contraire que les différences physiques n'existent pas antérieurement aux pratiques qui les rendent, littéralement, visibles.

⁸ Les auteurs montrent que les personnes noires politiquement conservatrices ont plus de probabilité de voir leur identité raciale contestée que les personnes noires politiquement progressistes (Vargas, Stainback, 2016 : 450).

⁹ Voir, sur le rôle des « marques » dans les processus de catégorisation raciale, Guillaumin (2016 : 171-176).

¹⁰ C'est-à-dire l'incorporation de dispositions corporelles, telles que les manières de se tenir, de marcher, de s'asseoir, etc., voir Pierre Bourdieu (1980).

En d'autres termes, l'économie visuelle de la race repose sur des soubassements pratiques. À l'instar de la théorisation butlérienne du genre (Butler, 2006 [1990]), on peut penser ces soubassements pratiques comme des performances réitératives, c'est-à-dire comme une actualisation répétée de la race comme rôle social – comme le montre par exemple R. Aly (2015) au sujet de la manière dont des individus « deviennent arabes » dans le Londres contemporain¹¹. Les travaux de J. Butler, qui déconstruisent la notion d'identité de genre en introduisant celles de performance et de performativité, soulignent que le genre est construit par la répétition d'actes et de discours façonnant inséparablement des positions sociales et des sujets¹². De son côté, l'ethnométhodologie a aussi exploré la dimension performative, processuelle et réflexive des rapports sociaux. Dans son sillage, C. West et S. Fenstermaker utilisent le concept de « descriptibilité » (*accountability*) pour rendre compte des « conceptions normatives prédominantes des attitudes et des activités propres à des catégories de race particulières » (West, Fenstermaker, 2006 : 120). Selon elles, c'est au prisme de ce concept qu'il est possible de faire sens d'expressions telles que « se comporter comme un noir » ou « agir comme un blanc », qui font ainsi référence à la « descriptibilité des personnes selon la catégorie de race » (*Ibid.* : 120). Ce faisant, il est possible de concevoir la race comme une « réalisation située de membres de la société », c'est-à-dire non pas une caractéristique possédée par des individus, mais comme une propriété qui se réalise dans l'interaction avec autrui – ou un accomplissement pratique.

L'analyse de l'imbrication entre identités et pratiques sociales emprunte donc deux grandes options théoriques, lesquelles sont concurrentes sans être complètement antagoniques : la perspective performative, d'une part, qui prête particulièrement attention à la réitération d'actes routiniers, et la perspective dispositionnaliste, d'autre part, laquelle met davantage l'accent sur les processus de socialisation. Appliquer le geste anti-essentialiste aux identités raciales permet ainsi d'explorer la constitution du rapport social de race dans les pratiques sociales routinières aussi bien que les processus de socialisation. En ce sens, il faudrait comprendre la socialisation raciale comme l'incorporation de dispositions, de manières d'être et de faire qui influencent à la fois l'assignation des individus à une position raciale et la manière de se percevoir et se définir soi-même racialement.

¹¹ Notons ici que la dimension de performance d'un rôle social est déjà présente dans la conception barthienne de l'ethnicité. Celle-ci relève selon lui d'une « identité impérative », en ce qu'elle « exerce une contrainte sur celui qui a ce statut dans toutes ses activités, et pas seulement dans certaines situations sociales définies » (Barth, 1969 : 18). Dans cette perspective, Barth affirme que les frontières ethniques sont renforcées par la peur des sanctions sociales qui découleraient d'un comportement ethnique jugé « déviant » parce que ne correspondant pas aux attentes liées à telle ou telle appartenance ethnique : Barth fait ainsi directement le parallèle avec les sanctions sociales qui s'appliquent aux hommes « efféminés » ou aux « prolétaires qui se donnent des airs ».

¹² La théorie de la performativité proposée par Butler permet de considérer le « genre comme un acte », dans la mesure où, « comme c'est le cas pour d'autres comédies sociales de type rituel, l'action du genre requiert une performance répétée » (Butler, 2006 [1990] : 199). Dans la seconde préface à *Trouble dans le genre*, Butler mentionne par ailleurs que la théorie de la performativité peut être utilisée pour penser la race et mentionne à ce sujet les travaux sur le *passing* (*Ibid.* : 30).

La conformation aux frontières raciales des rôles sociaux est, de fait, susceptible de peser sur les assignations. Dans ses travaux sur la « blanchité en procès », A. Gross (1998) s'intéresse à la définition et la caractérisation légales de la race dans le Sud des États-Unis au XIX^e siècle. Par l'étude de cas de procès en « détermination raciale » présentés devant les cours suprêmes d'État dans le Sud des États-Unis avant la guerre de Sécession, l'historienne met en lumière le paradoxe auquel sont confrontés les jurés et magistrats, entre la prétendue évidence et irréfutabilité d'une race construite comme relevant d'une ontologie propre et les angoisses persistantes quant à sa dissimulation. Elle montre que ces procès destinés à statuer sur la « race véritable » des plaignants ou des accusés se fondaient essentiellement sur une démonstration de performances raciales : « prouver sa blanchité voulait dire performer la féminité ou la masculinité blanche, soit devant la cour, soit à travers les récits rapportés devant la cour au sujet des conduites et comportements passés » (Gross, 1998 : 156). Dans cette perspective, les signifiants de la race n'étaient pas tant l'apparence physique – jugée ambiguë – ou le sang et l'hérédité – difficiles à prouver devant la justice – que les pratiques et habitudes individuelles – parmi lesquelles fréquenter des blancs, « danser avec grâce » ou encore remplir ses devoirs de citoyen (pour les hommes) ou faire preuve de pureté morale (pour les femmes) représentaient des gages de blanchité. Par le biais des procès en détermination raciale, les États définissent ainsi littéralement le contenu et les contours de la blanchité – qui se révèle irréductible à des signes physiques extérieurs ou à une ascendance.

Repensant la question du *passing*, N. Ehlers invite finalement à considérer la race comme une « pratique incarnée » (2012 : 63), au-delà des seuls cas habituellement considérés comme relevant du « passage ». Selon elle, il faudrait comprendre plus généralement la race comme relevant toujours d'une forme de *passing*, dès lors que « l'expression de la subjectivité raciale est la récitation obligatoire d'actes et comportements normalisés et appris, qui sont perçus comme marquant l'appartenance d'un individu à un groupe racial particulier » (*Ibid.* : 70). L'identité, dans cette perspective, ne relève pas de l'énonciation d'une intériorité, mais d'une mise en actes soumise à scrutation : pour que les pratiques opèrent comme des marqueurs raciaux efficaces, il faut que les comportements soient jugés « authentiques » (Vasquez, Wetzel, 2009).

Ces travaux bouleversent aussi la compréhension des auto-identifications, en montrant que les répertoires de compréhension de soi sont eux-mêmes dépendants de pratiques et de cadres socialisateurs. Alors que la littérature sur la blanchité s'accorde sur le fait que la socialisation dans un contexte majoritairement blanc rend les personnes blanches peu susceptibles de se décrire elles-mêmes en termes raciaux (Dottolo, Stewart, 2013), les trajectoires migratoires, notamment vers les pays des Suds, façonnent des contextes où la blanchité devient numériquement minoritaire et défait son « invisibilité » pour celles et ceux qui l'incarnent (Cosquer, 2019) : le contexte migratoire peut alors opérer comme un cadre (re)socialisateur où les personnes blanches deviennent plus promptes à se décrire comme telles. L'enquête de F. W. Twine sur les

femmes biraciales de classe moyenne, mentionnée plus haut, analyse ainsi le processus de « ré-entraînement » à l'identité noire qui se produit à leur entrée à l'université. Elle présente notamment le cas d'une enquêtée, passée d'une auto-identification comme blanche à une auto-identification comme noire, dont les amis de la communauté noire du campus qu'elle fréquente participent à son incorporation de dispositions renouvelées, en lui inculquant des manières de parler ou de se comporter. Socialisées à la blancheur dans leur environnement familial et la communauté de classe moyenne de banlieue résidentielle à laquelle elles appartiennent, certaines enquêtées se voient ainsi (re)socialisées à la noirité une fois entrées à l'université.

Enfin, il faut souligner le rôle du racisme et des discriminations et leurs effets socialisateurs sur les individus qui y sont confrontés. P. Cuturello (2011) montre par exemple que l'expérience de la stigmatisation raciste conditionne les comportements des jeunes hommes maghrébins qui apprennent à « faire face » ou, plus souvent, qui intériorisent la nécessité de « faire avec » les discriminations. M. Cagnet et M. Eberhard (2013) détaillent elles aussi les différentes manières de « composer avec le racisme » qui sont intériorisées par leurs enquêtés. En particulier, cette incorporation de dispositions spécifiques s'opère dans la famille – qui doit être envisagée, pour les autrices, comme « espace de socialisation et lieu d'apprentissage de la minorisation » (Eberhard, Rabaud, 2013 : 84). Elles mettent ainsi en évidence comment « l'expérience du racisme » circule au sein de la famille et entre les générations. Pour J. Talpin *et al.* (2021 : 102), la socialisation familiale, en lien avec l'expérience des discriminations qui est aussi une expérience collective, façonne la construction des identifications racialisées et des sentiments d'appartenance. Le racisme conditionne des pratiques qui ont de fortes chances d'être perçues comme racialement situées, mais il détermine aussi les conditions de l'auto-identification, en inculquant aux individus un sens de leur place dans l'ordre social racialisé.

En ce sens, la racialisation des pratiques procède d'un double processus : les pratiques racialement différenciées sont le produit de dispositions intériorisées ; ces pratiques s'avèrent elles-mêmes des marqueurs de racialisation et déterminent en cela l'identification par autrui. Dans cette perspective, les comportements des individus sont à la fois racialisés et racialisants, racialement déterminés et déterminants.

Conclusion

Faut-il penser la race avec et contre l'identité ? Au terme de cet article, trois conclusions peuvent être tirées. Premièrement, la mobilisation des outils analytiques de l'interactionnisme dans la théorisation de la race permet de montrer que les mécanismes d'auto-identification et d'assignation sont étroitement liés : l'identité raciale, comme d'autres identités sociales, est le produit d'une transaction entre les schèmes de perception par autrui et les schèmes de perception de soi. Comprise comme auto-identification et sens de soi-même, l'identité est une catégorie de pratique qui donne lieu à des mobilisations et politisations. Elle est, en tant que telle, un objet pour les sciences

sociales qui, dans cette mesure, se doivent de penser la race avec l'identité. L'identité est donc irréductible à la seule dimension d'auto-identification, qui n'est qu'une des facettes de sa production, et risque de réduire l'analyse à un spontanéisme déclaratif ou à un essentialisme. C'est la deuxième conclusion que cet article permet de tirer : les schèmes perceptifs qui sous-tendent l'auto-identification comme l'assignation sont constitutifs du rapport social de race lui-même. Entendue comme rapport social et structure de pouvoir, la race n'est en effet pas ontologiquement antécédente à ces schèmes de perception raciale. Ceux-ci la font, au contraire, exister par des taxonomies administratives, des modes de catégorisation locaux, étroitement liés aux contextes nationaux et sociaux et les cadres de socialisation qui s'y forment. En ce sens, la race constitue bien un principe de vision et de division du monde : elle est moins identité que principe de catégorisation. Au-delà de l'interprétation des phénotypes, ces catégorisations reposent sur des performances, des pratiques, des hexis corporelles, voire des habitus, qui se révèlent autant d'indices ou de marqueurs de racialisation. Dès lors, l'analyse de la race peut être déplacée, troisièmement, de son économie visuelle vers l'espace des pratiques. Les enquêtes empiriques qui s'y intéressent en tant que façon de pratiquer une identité, de faire plutôt que d'être, illuminent sa dimension socialisatrice, autant que celle qui en fait le produit d'une socialisation. Penser la race contre l'identité, à l'aune des pratiques sociales et des processus de socialisation, permet dès lors d'éviter le double écueil que constituent, d'une part, la perspective essentialiste qui verrait dans les identités l'expression d'une ontologie et, d'autre part, la perspective déclarative, qui pêche par le manque d'attention portée aux conditions matérielles, aussi bien qu'intersubjectives, de leur production et réalisation.

Bibliographie

- ALY R.M.K. (2015), *Becoming Arab in London: Performativity and the Undoing of Identity*, Londres : Pluto Press.
- AYMES M., PÉQUIGNOT S. (2000), « Questions d'identité : l'apport de Fredrik Barth », *Labyrinthe*, n° 7, pp. 43-47.
- BAILEY B. (2010), « Language, power, and the performance of race and class », in K.O. KORGEN (dir.), *Multiracial Americans and Social Class: The Influence of Social Class on Racial Identity*, Londres/New York, Routledge, p. 72-87.
- BARLOW M.R., LAHEY J.N. (2018), « What Race Is Lacey? Intersecting Perceptions of Racial Minority Status and Social Class », *Social Science Quarterly*, vol. 99, n° 5, p. 1680-1698.
- BARTH F. (dir.) (1969), *Ethnic Groups and Boundaries: The Social Organization of Culture Difference*, Long Grove, Waveland Press.
- BONILLA-SILVA E. (2006), *Racism Without Racists: Color-blind Racism and the Persistence of Racial Inequality in the United States* (2nd ed.), Lanham (Md), Rowman & Littlefield.
- BOURDIEU P. (1980), *Le Sens Pratique*, Paris, Éditions de Minuit.

- BOUZELMAT I. (2019), « Le sous-champ de la question raciale dans les sciences sociales françaises », *Mouvements*. En ligne. URL : <https://mouvements.info/le-sous-champ-de-la-question-raciale-dans-les-sciences-sociales-francaises/>.
- BRUBAKER R. (2001), « Au-delà de l'« identité » », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 4, n° 139, p. 66-85.
- BRUNSMAN D.L. (2005), « Interracial Families and the Racial Identification of Mixed-Race Children: Evidence from the Early Childhood Longitudinal Study », *Social Forces*, vol. 84, n° 2, p. 1131-1157.
- BRUNSMAN D.L., ROCKQUEMORE K.A. (2001), « The New Color Complex: Appearances and Biracial Identity », *Identity*, vol. 1, n° 3, p. 225-246.
- BUTLER J. (2006 [1990]), *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité*, Paris, La Découverte.
- COGNET M., EBERHARD M. (2013), « Composer avec le racisme : Postures stratégiques de jeunes adultes descendants de migrants », *Migrations Société*, vol. 147-148, n° 3, p. 221-234.
- CONYERS J.E., KENNEDY T.H. (1963), « Negro Passing: To Pass or Not to Pass », *Phylon*, vol. 24, n° 3, p. 215-223.
- COSQUER C. (2019), « L'expatriation révélatrice », *La Vie des idées*. En ligne. URL : <http://www.laviedesidees.fr/L-expatriation-revelatrice.html>.
- CUTURELLO P. (2011), « Différences dans la diversité : le ressenti des discriminations par les jeunes hommes d'origine maghrébine », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 27, n° 3, p. 103-130.
- DALMAGE H.M. (2000), *Tripping on the Color Line: Black-white Multiracial Families in a Racially Divided World*, New Brunswick, Rutgers University Press.
- DAVIS F.J. (1991), *Who Is Black?: One Nation's Definition*, University Park, Penn State Press.
- DELPHY C. (2008), *Classer, dominer : Qui sont les autres ?*, Paris, La Fabrique.
- DOTTOLO A.L., STEWART A.J. (2013), « "I Never Think about My Race": Psychological Features of White Racial Identities », *Qualitative Research in Psychology*, vol. 10, n° 1, p. 102-117.
- EBERHARD M., RABAUD A. (2013), « Racisme et discrimination : une affaire de famille », *Migrations Société*, vol. 25, n° 147-148, p. 83-96.
- EBERHARDT J.L., DASGUPTA N., BANASZYNSKI T.L. (2003), « Believing is seeing: the effects of racial labels and implicit beliefs on face perception », *Personality & Social Psychology Bulletin*, vol. 29, n° 3, p. 360-370.
- EHLERS N. (2012), *Racial Imperatives: Discipline, Performativity, and Struggles against Subjection*, Bloomington/Indianapolis, Indiana University Press.
- ERIKSEN T. H., JAKOUBEK M. (2018), *Ethnic Groups and Boundaries Today. A Legacy of Fifty Years*, Londres/New York, Routledge.

- ESSED P., TRIENEKENS S. (2008), « “Who wants to feel white?” Race, Dutch culture and contested identities », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 31; n° 1, p. 52-72.
- FANON F. (1952), *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil.
- FEAGIN J.R. (2013), *The White Racial Frame. Centuries of Racial Framing and Counter-Framing*, Londres/New York, Routledge.
- FELICIANO C. (2016), « Shades of Race. How Phenotype and Observer Characteristics Shape Racial Classification », *American Behavioral Scientist*, vol. 60, n° 4, p. 390-419.
- GARFINKEL H. (1967), *Studies in Ethnomethodology*, Englewood Cliffs (NJ), Prentice-Hall.
- GOFFMAN E. (1975 [1965]), *Stigmate : Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Éditions de Minuit.
- GROSS A.J. (1998), « Litigating Whiteness: Trials of Racial Determination in the Nineteenth Century South », *Yale Law Journal*, vol. 108, n° 1, p. 109-188.
- GUILLAUMIN C. (2016), *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Les Éditions iXe.
- HAJJAT A. (2021), « La fin de l'analyse de classe? », *Carnet de recherche Racismes*. En ligne. URL : <https://racismes.hypotheses.org/45>.
- HARRIS D.R., SIM J.J. (2002), « Who Is Multiracial? Assessing the Complexity of Lived Race », *American Sociological Review*, vol. 67, n° 4, p. 614-627.
- HARRIS M. (1964), *Patterns of race in the Americas*, New York, Doubleday.
- HERMAN M. (2004), « Forced to Choose: Some Determinants of Racial Identification in Multiracial Adolescents », *Child Development*, vol. 75, n° 3, p. 730-748.
- HILL M.E. (2002), « Race of the Interviewer and Perception of Skin Color: Evidence from the Multi-City Study of Urban Inequality », *American Sociological Review*, vol. 67, n° 1, p. 99-108.
- JENKINS R. (2008 [1997]), *Rethinking Ethnicity. Arguments and Explorations*, Los Angeles, Sage Publications.
- KHANNA N. (2004), « The Role of Reflected Appraisals in Racial Identity: The Case of Multiracial Asians », *Social Psychology Quarterly*, vol. 67, n° 2, p. 115-131.
- KHANNA N., JOHNSON C. (2010), « Passing as Black: Racial Identity Work among Biracial Americans », *Social Psychology Quarterly*, vol. 73, n° 4, p. 380-397.
- KNOWLES C. (1999), « Race, Identities and Lives », *The Sociological Review*, vol. 47, n° 1, p. 110-135.
- LOVEMAN M. (2014), *National Colors: Racial Classification and the State in Latin America*, Oxford/New York, Oxford University Press.
- LOVEMAN M., MUNIZ J.O. (2007), « How Puerto Rico Became White: Boundary Dynamics and Intercensus Racial Reclassification », *American Sociological Review*, vol. 72, n° 6, p. 915-939.
- MERLEAU-PONTY M. (2013), *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard.

- MAZOUZ S. (2020), *Race*, Paris, Anamosa.
- MIRON L.F., INRA J.X. (2000), « Race as a Kind of Speech Act », in N.K. DENZIN (dir.), *Cultural Studies: A Research Volume*, Bingley, UK, Emerald, p. 85-107.
- MORNING A. (2008), « Ethnic Classification in Global Perspective: A Cross-National Survey of the 2000 Census », *Population Research and Policy Review*, vol. 27, n° 2, p. 239-272.
- MORNING A. (2018), « Kaleidoscope: contested identities and new forms of race membership », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 41, n° 6, p. 1055-1073.
- NIX E., QIAN N. (2015), *The Fluidity of Race: "Passing" in the United States, 1880-1940*, Working Paper 20828, National Bureau of Economic Research.
- OBASOGIE O.K. (2014), *Blinded by Sight. Seeing Race Through the Eyes of the Blind*, Stanford, Stanford University Press.
- PENNER A.M., SAPERSTEIN A. (2008), « How social status shapes race », *Proceedings of the National Academy of Sciences*, vol. 105, n° 50, p. 19628-19630.
- PENNER A.M., SAPERSTEIN A. (2013), « Engendering Racial Perceptions: An Intersectional Analysis of How Social Status Shapes Race », *Gender & Society*, vol. 27, n° 3, p. 319-344.
- PORTES A., RUMBAUT R.G. (1996), *Immigrant America: A Portrait*, Berkeley, University of California Press.
- ROCKQUEMORE K.A., BRUNSMAN D.L. (2002), « Socially Embedded Identities: Theories, Typologies, and Processes of Racial Identity among Black/White Biracials », *The Sociological Quarterly*, vol. 43, n° 3, p. 335-356.
- ROOT M.P.P. (1992), *Racially Mixed People in America*, Londres, Sage Publications.
- ROTH W.D. (2005), « The End of the One-Drop Rule? Labeling of Multiracial Children in Black Intermarriages », *Sociological Forum*, vol. 20, n° 1, p. 35-67.
- ROTH W.D. (2016), « The multiple dimensions of race », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 39, n° 8, p. 1310-1338.
- SCHWARTZMAN L.F. (2007), « Does Money Whiten? Intergenerational Changes in Racial Classification in Brazil », *American Sociological Review*, vol. 72, n° 6, p. 940-963.
- SIMON P. (2003), « L'impasse de l'analyse statistique dans une France sans "races" », *Hommes et Migrations*, n° 1245, p. 42-53.
- SIMS J.P. (2016), « Reevaluation of the Influence of Appearance and Reflected Appraisals for Mixed-Race Identity: The Role of Consistent Inconsistent Racial Perception », *Sociology of Race and Ethnicity*, vol. 2, n° 4, p. 569-583.
- SONG M., ASPINALL P. (2012), « Is racial mismatch a problem for young "mixed race" people in Britain? The findings of qualitative research », *Ethnicities*, vol. 12, n° 6, p. 730-753.
- STORRS D. (1999), « Whiteness as Stigma: Essentialist Identity Work by Mixed-Race Women », *Symbolic Interaction*, vol. 22, n° 3, p. 187-212.

- TALPIN J. *et al.* (2021), *L'épreuve de la discrimination : Enquête dans les quartiers populaires*, Paris, PUF.
- THOMPSON D. (2012), « Making (mixed-)race: census politics and the emergence of multiracial multiculturalism in the United States, Great Britain and Canada », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 35, n° 8, p. 1409-1426.
- TWINE F.W. (1996), « Brown Skinned White Girls: Class, culture and the construction of white identity in suburban communities », *Gender, Place & Culture*, vol. 3, n° 2, p. 205-224.
- VARGAS N., STAINBACK K. (2016), « Documenting Contested Racial Identities Among Self-Identified Latina/os, Asians, Blacks, and Whites », *American Behavioral Scientist*, vol. 60, n° 4, p. 442-464.
- VASQUEZ J.M., WETZEL C. (2009), « Tradition and the invention of racial selves: symbolic boundaries, collective authenticity, and contemporary struggles for racial equality », *Ethnic & Racial Studies*, vol. 32, n° 9, p. 1557-1575.
- WALTERS S.D. (2018), « In Defense of Identity Politics », *Signs*, vol. 43, n° 2, p. 473-488.
- WEST C., FENSTERMAKER S. (2006), « "Faire" la différence », *Terrains & travaux*, n° 10, p. 103-136.